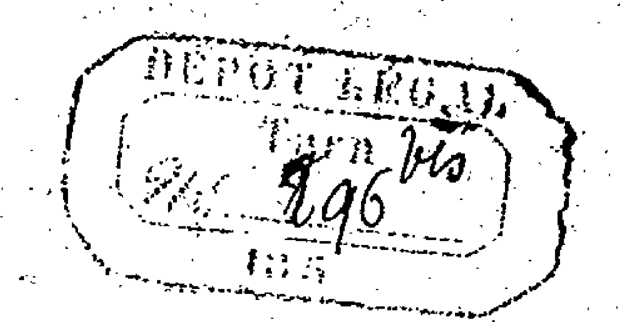
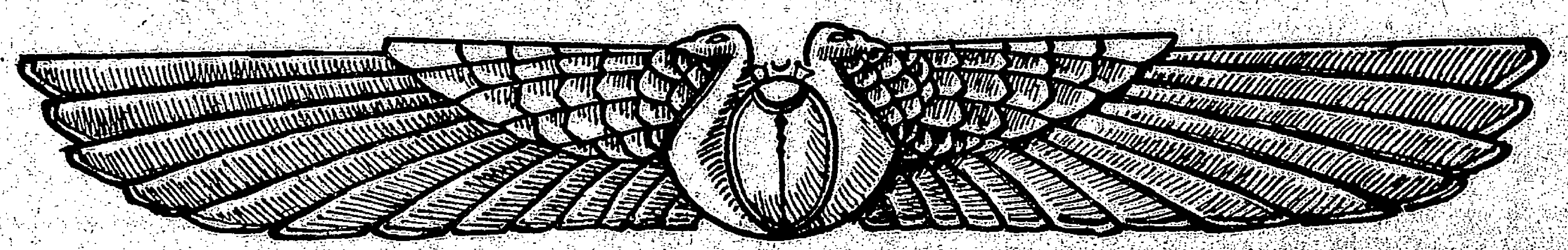




LE MESSAGE
THEOSOPHIQVE ET SOCIAL.



DIRECTION ET RÉDACTION
4, Square Rapp, Paris (7e)
ADMINISTRATION
22, boulᵈ des Filles-du-Calvaire, Paris (11e)

N° 15 ※ 7 NOVEMBRE 1919
Paraissant le 7 et le 21 de chaque mois.

ABONNEMENTS :
Un An : France 10 fr. — Étranger 12 francs.
Le numéro 0 fr. 40
Compte de Chèques postaux 7547
Téléphone ROQUETTE 90-10

Croyance et Foi.

A propos de la consécration solennelle de la Basilique de Montmartre, qui s'est déployée dans le faste et la splendeur des cérémonies catholiques, le *Journal* écrivait : « Les Saints, tous les Saints, avaient été implorés de venir pour cet acte, inspirer et assister l'officiant ». . . . . Ils y sont sûrement venus.

Connaissant la force magique des cérémonies religieuses, nous n'en saurions douter. Ils sont venus dans ce domaine que les décrets de Rome ne peuvent point atteindre, domaine plus véritable que celui où elle amoncelle les bulles et les prescriptions. Bien des chemins y conduisent, et nous ne pouvons que sourire, lorsqu'en un geste canonique, on veut nous en fermer un.

C'est une erreur de notre conception occidentale que de confondre la Foi et la Croyance, et d'attribuer à l'autorité un pouvoir qui ne lui appartient pas. La Foi n'obéit pas aux forces extérieures, mais les dogmes font les croyants.

Avoir la Foi ce n'est pas croire, c'est savoir au plus profond de soi.

La Foi jaillit impérieusement des sources mystérieuses de l'être. On ne l'impose pas ; elle s'édifie d'elle-même et s'impose. Celui-là seul qui la possède sait qu'elle est. Il en est qui la cherchent sans cesse, et qui ne la trouvent jamais, alors que d'autres la rencontrent au premier pas qu'ils font vers elle. Elle ne partage pas. Elle saisit celui qu'elle touche, et le prend tout entier. Les sacrifices qu'elle impose, sont une source d'enthousiasme, qu'elle renouvelle sans cesse ; de jour en jour ils paraissent plus doux.

Elle n'appartient pas à la Religion seule. Elle anime tout ce qui grandit l'homme et le rapproche du divin. Pas plus que les martyrs chrétiens n'obéissaient à des décrets de Rome, les martyrs de la pensée ne se sont inclinés devant les dogmes conventionnels des orthodoxies sociales, scientifiques, artistiques. Car la Foi qui brûle les cœurs ne se limite pas aux rapports de l'homme avec Dieu, mais elle embrasse ceux d'homme à homme, ceux de l'homme avec la nature et avec la beauté.

La clarté de l'Aurore succède aux nuits les plus obscures, l'Aube luit. Il n'est pas de pouvoir pour voiler le soleil. Dans le grand champ humain tout bourdonne et tressaille, car la journée s'annonce fécondante ; l'homme se lève ivre de liberté.

Les dogmes et les anathèmes sont choses d'un autre âge. En ces jours lumineux combien se laisseraient lier aux formes du passé ? Si grande est la parole sainte qui prêcha l'Amour, il y a deux mille ans, que beaucoup ne pourraient s'arrêter aux étroitesses qui limitent.

Trop longtemps le catholicisme s'est appuyé sur deux principes également stériles : autorité ; résignation. Autorité en face du doute qui ébranle les consciences, résignation vis-à-vis des injustices sociales qui empoisonnent le monde, et menacent de le détruire, cela équivaut à placer un papier collant sur une plaie qui peut gangrener l'organisme, et à se trouver satisfait parce qu'on ne voit plus rien. Mais le mal continue et il sourd lentement. Tôt ou tard les réalités apparaissent. Si elles sont pires qu'on le croyait, il ne faut s'en prendre qu'à soi.

L'heure d'un nouvel âge a sonné pour l'humanité, et les hommes l'entendent dans un frisson d'espoir. Cette humanité grandissante refuse qu'on la traite en enfant, car elle sent monter en elle la radieuse adolescence, dont la jeune virilité lui impose la création.

La vie est plus forte que nos chimériques volontés. La terre éclate sous la graine naissante, le mur croule sous la poussée de l'arbrisseau. Il est une vie intérieure plus forte encore qui ne connaît pas les obstacles. Sa liberté est sans limite. Sa puissance est la Foi.

L'Intonation Naturelle.

Une Soirée au Message :
Conférence de Miss Kathleen Schlesinger.
Audition d'œuvres de Miss Elsie Hamilton.

Au « Message », Mlle Bermond avait convié, le premier jeudi d'octobre, quelques-uns élus parmi ceux qui savent la beauté s'inclure en toute prise de conscience. Face à la Vierge de M. Bourdelle qui, d'énergie arc-boute sur soi-même son corps pour enter sur sa poitrine le christ enfant dont le geste de don d'amour figure déjà celui de la croix, — face à la Vierge de M. Bourdelle, Miss Kathleen Schlesinger parle familièrement de l'intonation naturelle, et nous l'écoutons.

D'abord, semble-t-il, elle hésite en un langage dont elle sait les nuances, mais qui n'est ancestralement le sien. Puis, sans percevoir la transition, nous découvrons que sa pensée, avec certitude et suite, sur le ton de la causerie, nous guide à travers le dédale de ses recherches.

Et l'instant est recueilli qui unit tous d'une même ferveur à connaître.

D'avoir étudié pendant plus de vingt ans l'archéologie musicale, Miss Schlesinger découvrit le principe de la musique antique et comprit que les primitifs et toutes les civilisations à leur suite jusque vers le Xe siècle de notre ère, suppléaient à la complexité de la symphonie par l'audition des harmoniques dont, quand on soutient notes ou accords, le rythme balancé évanouit une mélodie subtile.

Expérimentant le monocorde de Pythagore, Miss Schlesinger a recréé la technie naturelle des anciens, basée sur la loi du renversement des harmoniques : en divisant corde ou colonne d'air en parties aliquotes, on découvre une série harmonique renversée qui, dans son état normal, constitue le son physique.

Si dès lors, explique-t-elle, nous partageons une corde rendant, disons le son *do*, en douze parties égales, le premier de ces douzièmes vibrera selon la douzième harmonique de *do*, soit selon *sol* qui deviendra la fondamentale de la série renversée (relation de 11/12 à 1 ou de 1 à 12; intervalle ascendant d'une quinte plus trois octaves.) Deux douzièmes de la même corde produiront de nouveau *sol* (relation avec la division précédente de 2 à 1, intervalle descendant d'un octave). Trois douzièmes vibreront selon *do*, (relation de 3 à 2 avec la note précédente, intervalle descendant d'une quinte). Quatre douzièmes vibreront selon *sol* (relation de 4 à 3 avec la note précédente, intervalle descendant d'une quarte). Cinq douzièmes selon *mi bémol*, (relation avec la note précédente de 5 à 4, intervalle descendant d'une tierce majeure). Avec les six douzièmes (moitié de la corde entière) nous retournerons d'évidence à l'octave ascendant du *do* initial (relation avec celui-ci de 1/2 à 1 ou de 1 à 2). En continuant à faire ainsi vibrer chacun des fragments de corde jusqu'à douze douzièmes, nous établirons la série descendante des notes à constituer la gamme naturelle de *do* dans le *mode* ou *trope* 12.

Il nous suffira, laissant de côté les divisions de 1/12 à 6/12, reste de la génération du trope, de successivement faire chanter 12/12 de la corde, 11/12, 10/12, 9/12, 8/12, 7/12, 6/12 et de nouveau 7/12, 8/12, 9/12, 10/12, 11/12, 12/12 pour parcourir, ascendante et descendante, une gamme diatonique incomplète avec une tierce majeure un peu diminuée formant saut entre 6/12 et 7/12.

En doublant le dénominateur 12, soit en divisant la corde en 24 parties, nous obtiendrons une gamme chromatique qui, ayant douze notes à l'octave, répète aux nombres pairs les notes du trope 12 et entre chacune de celles-ci, aux nombres impairs, innove six autres notes.

En divisant la même corde en quatre fois 12 ou 48 parties, on suscite une gamme enharmonique et en continuant de doubler ainsi le dénominateur tant que l'oreille pourra discerner les nuances de son, on générera des gammes aux intervalles de plus en plus ténus, les nombres impairs correspondant chaque fois à des notes inentendues dans la gamme précédente.

Ajoutons que la tonique ou *mèse* toujours se trouve sur un des octaves de la fondamentale du trope, soit sur les nombres 8 ou 16 et par conséquent correspond à un degré différent de la gamme pour chaque trope (1).

Evoquant la magnificence de l'édifice que sembla rêver Miss Schlesinger, il est pénible, en la généralisation trop hâtive d'un compte rendu, de ne pas montrer assez que ce rêve, tracé par un labeur scientifique, n'admet rien qu'il ne prouve par l'expérience.

L'hypothèse, entrevue d'inspiration, s'avère contrôlée par l'examen des premiers instruments des primitifs et l'étude de certains chants de notre tradition populaire actuelle (2). Ce système, d'ailleurs, permet seul d'identifier la série complète des tropes grecs qui tous peuvent naître de la division d'une corde en parties égales.

Les flûtes de roseau ou de chaume trouvées en tous pays de civilisation antique, comme la flûte traversière du moyen âge et son contemporain le chalumeau « âme du blé » que figure Marin Mersenne en son « Harmonie universelle » (3), sont tous instruments construits sur un même principe. Leurs trous, répartis selon des divisions aliquotes de la colonne d'air, génèrent des gammes naturelles dont le mode diffère selon la longueur du tuyau : les écarts des trous qui, établis à la convenance des doigts, ne varient guère, sont ainsi, selon la longueur de la flûte, compris dans celle-ci dix ou vingt ou *x* fois.

Le pressentir du primitif, de prime divination, irradia donc une musique dont tout le développement s'enclôt au nombre. La science, qui mesure et généralise, permet du moins à l'art de prendre conscience de tout ce que latent il résume dès l'origine.

Comment, par suite, s'étonner que le maître René Ghil, poète de la science et créateur de l'orchestration verbale qui confère à la poésie le don de suggestion musicale, ait logiquement été conduit à puiser la leçon de vie selon la sagesse élémentaire chez les hommes des premiers âges, nos ancêtres, dont la conscience léthargique dominait mal la violence instinctive et ne savait, mais plongeait en un mystère d'harmonie ?

Comment ne pas songer que, suivant des directives parallèles, les peintres néo-impressionistes ordonnèrent, selon les données de la science, leur palette et leurs touches, pour mieux ensoleiller la prime jeunesse essentielle de la Nature ?

Or cette musique, selon le nombre, qu'évoluèrent les anciens dans la mélopée ou la mélodie, ne pouvait-on l'amplifier en la richesse enchevêtrée des ondes symphoniques ?

Miss Elsie Hamilton souffrait de longtemps de ne concilier en sa musique sa sympathie pour les recherches en demi-teinte des écoles russo-françaises avec son pieux culte pour le rythme intérieur de Bach et de Beethoven. La forme

(1) La tonique dorienne, par exemple, ou trope 11 ou 22, se trouvait sur le quatrième degré de la gamme. La tonique phrygienne (trope 12 ou 24) sur le cinquième degré, etc...

(2) Les paysans de Sicile, de Bretagne, du Pays de Galles, de Norvège, jouent et chantent dans les anciens tropes, et l'on peut citer trois mélodies populaires, l'une scandinave, les deux autres galloises, composées selon l'intonation naturelle.

(3) Marin Mersenne. « L'harmonie universelle », Paris 1636-37.

expressive qu'elle cherchait lui fut révélée par la fusion qu'elle opéra de la technie antique naturelle et des principes modernes de l'harmonie.

Lors, naquit un art nouveau affermi sur une ancienne tradition retrouvée.

Comme Paris ne possède aucun orchestre dont soient accordés les instruments selon une gamme naturelle, c'est sur un piano ordinaire que Miss Hamilton nous joua trois fragments de ses dernières œuvres. Or cette seule adaptation, proche de l'œuvre, mais fausse de ne traduire la complexe continuité d'un art un en sa plénitude, nous haussa jusqu'à la joie de vivre l'harmonie des mondes; et le charme opéra qui nous baptisa d'un émoi pieux.

De longue date, on n'avait ouï musique si subtile, mais si ample, à travers quoi passe le souffle de toute nature comme spiritualisée d'harmonie, soit incantée selon sa réelle essence.

L'on songe à Bach peut-être, mais un Bach païen que Pythagore aurait initié dans les jardins de Crotone, selon le rite des arbres, des montagnes et des torrents. Certes, nos âmes essorent la pesanteur des basiliques monacales en la surrection des cathédrales quand Bach sacre, la résumant toute, la ferveur collective du moyen âge et la passion de toutes foules de tout temps, mais, bien qu'à Bach notre hommage recueilli sans réticence, affirmons qu'une autre mysticité magnifie la vie à travers la Nature panthée.

Le trio VERS LA LUMIÈRE débute par une phrase répétée dont s'interrompt l'élan, comme de tourment. Puis les ondes se conjuguent et c'est la multiplicité trouble de la vie dont germe le chant mystique de la joie.

Empruntés à la partition d'un drame de l'ancienne Egypte et de vie intérieure, SENSA, (1) les deux autres fragments que nous entendîmes, mieux encore peut-être, illustrent l'effort d'art de Miss Hamilton.

En LA DANSE DES CINQ SENS frémit le captieux attrait des magies noires, non par violence déchaînée, mais selon une spiritualité fluide qui désaxerait l'Eden jusqu'à donner l'angoisse de le voir se transformer en un enfer. Or l'artiste élève ce chant du vice jusqu'à la beauté du vœu constant d'amour pour signifier sans doute que le mal, attrait de l'individu vers les modes surannés d'évolution, se résout en bien dans le total devenir.

L'INITIATION enfin, évoque une piété qu'angoisse un glas, une piété qui s'élargit et s'assure jusqu'à, ayant vécu en raccourci synthétique de souvenir toute existence turpide ou noble, s'épanouir en la plane vastitude de l'Une-Conscience.

Or, au sortir de l'extase d'art, quelle tristesse, dont la nostalgie s'aigrit, de songer à reprendre la vanité mesquine des tâches imposées, à s'enfermer dans les geôles quotidiennes du labeur stérile et seulement nourricier !

Mais notre énergie ne veut sommeiller aux langueurs d'âme et fait éclore de soi son Idéal pour l'épandre en action.

La France, si elle ne veut périr, qu'elle, comme la Vierge de M. Bourdelle, arc-boute sur soi-même son antique vœu rajeuni de Pensée et de Beauté. Nous rougissons de n'avoir pu entendre, selon leur vraie forme, les œuvres de Miss Hamilton. Notre dépit, n'est-ce pas ? n'aura la stérilité des regrets par quoi lamentent leur déchéance les races qui abdiquent. Nous ne voulons faillir à notre antique tâche, nous sentons en nous la force de nous ruer encore vers une Beauté toujours nouvelle. Aussi demain, n'en doutons pas, nous sera-t-il permis d'entendre à Paris un orchestre *solenniser*, selon l'intonation naturelle, le culte de la Vie.

Georges JAMATI.

(1) *Sensa*, mystère de l'ancienne Egypte, adapté du roman de Madame Mabel Collins par l'auteur et miss Maud Hoffmann, musique de scène de miss Elsie Hamilton (selon les anciens modes égyptiens), représenté à Londres à Etlinger Hall le 25 juin et le 1er juillet 1919.

Variétés.

Disette et superflu.

Après toutes les guerres, comme après tous les cataclysmes sociaux, la disette a sévi. De tout temps, l'avidité de jouir a succédé à la contrainte.

Des esprits chagrins s'émeuvent de cet appétit de luxe et de lucre. Ils ont tort, c'est par lui que la disette périra.

Et j'assiste, avec joie et fierté, à la renaissance du pays mutilé.

❖

Il me souviendra toujours de cette journée d'octobre dernier, où, dans le Grand Palais pavoisé, le Salon de l'Automobile était inauguré. Ah! combien d'entre nous avaient pensé ne plus revoir jamais ce jour de solennité à la fois mondaine, industrielle et officielle.

Filles de la guerre, les voitures nouvelles faisaient l'admiration des visiteurs élégants; les carnets de commande s'emplissaient. Cette industrie qui est, pour un gros chiffre d'affaires, une industrie de luxe, glanait en quelques heures pour des mois de travail, contribuant à remettre en circulation les fortunes amassées.

La vie du pays reprenait, fiévreuse, dans une frénésie d'action, de travail, de désir.

Lorsqu'un être cher a souffert d'une longue fièvre, le jour, où, la convalescence approchant, il se dresse sur séant et dit : « J'ai faim », est véritablement le jour de sa renaissance. Cette superbe faim du superflu, fourrures, soieries, voitures valant des fortunes et acquises par paires, c'est le réveil de l'indestructible vitalité de la patrie.

Déjà j'apprends que certaines fabriques du Nord ravagé peuvent assurer le cinquième de leur production d'avant-guerre. Il me semble qu'un invincible renouveau s'annonce à ce signe.

— L'étranger, et même nos alliés d'hier, nous refusant le crédit auquel aurait pourtant droit le glorieux invalide que nous sommes, se gaussent de notre soi-disant embarras et nous ressassent le flot des reproches classiques.

Attendez.

Je vous parie, moi, que dans dix ans, le monde stupéfait verra une France plus grande, plus active, plus prospère que jamais.

❖

Cela nous vaut, provisoirement, l'hégémonie de ceux qui sont avides du superflu. Ne faut-il pas que les hommes d'action, quels qu'ils soient, soient au premier rang, parce que l'action seule est féconde.

La dépréciation monétaire réalise cet état de choses. Le contemplatif, l'intellectuel, très souvent fonctionnaires sont laissés loin en arrière, dans la hausse incessante de la vie, des salaires, des bénéfices. L'industriel, le commerçant, l'ouvrier manuel, sont les maîtres de l'heure.

Au plus fort de la guerre, le pays cédait le pas aux poilus, nécessaires à la victoire. Qu'il soit aujourd'hui favorable et indulgent au labeur qui rénove ses forces.

Après...

❖

Après... Croyez-vous, mes frères, que notre pays, qui fit au monde un rempart de son corps sanglant, cinq années durant, doive rester toujours le dernier, spirituellement parlant ?

X.

Religion Positive et Christianisme.

(Suite)

II. Christianisme ésotérique ou positif.

Passant maintenant au christianisme, nous nous trouvons aux prises avec l'un de ces cas d'interprétation historique et hermétique que les églises orthodoxes se refusent à admettre. Il est cependant possible de démontrer l'existence d'une foi primitive appelée par Chateaubriand : « un christianisme obscur, universel, répandu dans toutes les religions et dans tous les systèmes philosophiques de la terre... éclectisme supérieur, choix exquis des plus pures vérités. » Cela est possible, mais il nous faut, pour y parvenir, remonter aux premiers temps du christianisme, au temps de Jésus, des apôtres et des premiers Pères, avant qu'aucune Église se fût emparée du monopole de la vérité spirituelle.

A mesure que nous pénétrons plus profondément dans le passé de l'histoire européenne, nous voyons le mot vérité prendre un sens de plus en plus large et universel.

La vérité cesse d'être la propriété d'individualités particulières pour devenir celle de l'humanité. Nous entendons Saint Justin dire : « Tous ceux qui ont vécu selon le Verbe sont chrétiens, bien qu'ils aient été regardés comme athées. » Saint Clément d'Alexandrie écrit : « Les diverses sectes de philosophie soit grecque, soit barbare, éparpillent en fragments l'indivisible Lumière du Verbe Divin » et Saint Augustin : « Dieu lui-même est la véritable Lumière qui éclaire tous les hommes venant en ce monde ».

La vérité n'est ni un dogme, ni une croyance, ni une pratique religieuse. C'est la Raison universelle, le Verbe, le second aspect de Dieu « raison suprême de toutes les vérités, centre d'union de toutes les puissances. » (*Fouillée, Hre de la Philosophie.*)

Ce point de vue humain et universel est courant parmi les exégètes primitifs, tels que Clément d'Alexandrie, Justin, Origène, Paul. Ils font des allusions claires et répétées à certains mystères, à une certaine science, summum de toute connaissance, révélée par le Maître. L'enseignement secret donné par Jésus à ses disciples après sa mort démontre que le christianisme possède la connaissance des plans suprasensibles. Par l'initiation à ces mystères, l'homme devient immortel, parfait. « *Nous ne parlerons de la sagesse mystérieuse de Dieu qu'avec les parfaits* » dit Saint Paul. L'homme devient ainsi *une créature nouvelle;* pour lui « *les choses vieilles sont passées, voici, toutes choses sont devenues nouvelles* ».

Il y a des degrés dans les mystères : l'homme progresse en science et en perfection. Certains d'entre eux sont comme des enfants et ont besoin de « lait »; d'autres esprits peuvent discerner le bien du mal et sont nourris de froment, et les purs, ceux qui *sont parvenus à la mesure de la stature parfaite du Christ,* nourris par la puissance de l'Esprit, voient enfin « *comme dans un miroir la gloire du Seigneur à visage découvert, ils sont transformés en la même image de gloire en gloire comme par l'Esprit du Seigneur* ».

Il nous faut aussi nous rappeler que Christ lui-même instruisait la foule au moyen de paraboles et ses disciples « *dans les ténèbres et dans l'oreille* », car à eux il a été « *donné de connaître les mystères du royaume des cieux et aux autres, cela ne leur a point été donné* ».

Nous en arrivons de nouveau à la constatation que la vérité appartient au petit nombre de ceux qui voient, entendent et comprennent avec leur cœur et leur esprit et dont la sensibilité vibre à l'unisson des mondes supérieurs. Dans l'Epître aux Corinthiens, Chap. XII, Saint Paul donne une longue énumération de ces pouvoirs suprasensibles, mais bien qu'il exalte la faculté de prophétie, il place au-dessus de tout, avec une éloquence sublime, le grand pouvoir moral : la charité.

Et pourquoi ? Parce qu'en l'homme absolument dépourvu d'égoïsme s'éveille la sensibilité, celle-ci crée un organe qui procure la connaissance, la connaissance confirme et augmente la sensibilité et c'est ainsi que l'évolution s'accomplit en spirales concentriques jusqu'à ce que l'homme soit parvenu si avant dans la science et la connaissance conscientes et directes des plans supérieurs, qu'il devienne l'image de Dieu lui-même et le canal de sa Volonté.

Etudié à la lumière de la doctrine ésotérique, combien le christianisme devient lumineux, grand, sublime ! Le mysticisme nous donne la sensation d'unité avec le Dieu immanent, la métaphysique, la vision du Dieu transcendant, la philosophie nous montre les voies divines de sa Volonté, la science, la beauté et la puissance de sa sagesse. De sorte que dans l'avenir, la science ésotérique nourrira de sa moëlle de vérité toutes les activités humaines, les fondra toutes en une seule par la vie unique qu'elle déversera en elles, établira fermement leur puissance, sera la clef de voûte, qui complètera l'édifice glorieux de la Sagesse.

C'est alors et alors seulement que la Religion pourra satisfaire tous les cœurs, instruire toutes les intelligences, guider toutes les activités de la vie et nous montrer l'étroit et antique Sentier qui mène l'homme à l'immortalité.

J.-B. ACUÑA.

Invocation.

Rien n'habite plus nos cœurs que l'espérance.
Nous n'avons plus d'âme qu'en la résurrection;
et le mystérieux ange de la mort est doux à nos pensées
ainsi qu'aux enfants un rêve peuplé de roses.

Hôtes du passé et de la tombe, esprits purs,
dressez-vous hors de la sombre neige nocturne
où vous distinguez seuls votre chemin
Descendez jusqu'à nous, semblables
A la mystique colombe, messagère de vérité.

D'un baiser pur de tout mensonge
ouvrez nos yeux à la lumière
qui effacera, comme des ombres,
le délire et le péché de notre existence.

Tel s'élève un ailé au-dessus des souffles contraires
du monde pour s'élancer vers l'astre radieux,
nous voulons partager, dans votre atmosphère,
la sainte ivresse de la délivrance;
Et marcher les regards toujours fixés sur le Sauveur
sans voir s'ouvrir sous nos pas les abîmes
dans lesquels celui qui regarde la terre
tombe, et s'enfonce d'une chute éternelle.

Sur l'ossuaire de nos illusions mutilées
cette prière monte vers vous, tout anxieuse,
et pareille à l'oiseau qui dans l'attente du jour
frémit lorsque les étoiles, suivant leur route intangible,
vont incliner aux pieds de l'aurore naissante
leur front baigné de divine clarté.

Pierre LUCE.

L'Hôte inconnu et la Réincarnation.

« Des creux les plus obscurs de notre moi, il dirige notre « vie véritable, qui est celle qui ne doit pas mourir, sans « se soucier de nos pensées et de tout ce qui émane de « notre raison qui croit guider nos pas. *Il connaît seul le « long passé d'avant notre naissance* et l'avenir sans fin qui « suivra l'adieu que nous dirons à la terre ». Quel est donc le mystérieux personnage, cet « Hôte inconnu » auquel Mæterlinck fait allusion dans ces lignes ? Sous une forme poétique et imagée, c'est de *notre être subconscient* dont il est question. Nous nous proposons dans cet article de montrer d'après le Dr Gustave Geley la preuve formidable que l'étude de l'être subconscient apporte à la thèse de la Réincarnation.

❖

Les psychologues modernes sont unanimes à reconnaître qu'une partie de notre Moi nous est cachée, échappe à l'œil de la conscience psychologique. Ils ont donné le nom d'inconscients, d'être subconscient à cette partie inconnue de notre Moi.

L'être subsconscient est doué de capacités transcendantes qui se manifestent dans la création artistique, l'invention scientifique, la télépathie, la lucidité, sans commune mesure avec celles du Moi conscient. C'est ce que mettent en évidence les faits suivants empruntés à la vie des Artistes et des Savants.

Grétry, dans ses essais sur la musique, dit : « L'Artiste souvent occupé d'un grand objet, croit se livrer au repos de la nuit; et malgré lui, soit en dormant, soit à moitié endormi, sa tête combine..... En rentrant dans son cabinet, il est étonné de trouver toutes les difficultés vaincues. *C'est l'homme de la nuit qui a tout fait* : celui du matin n'est que scribe ».

Beethoven avait conscience de *recevoir de Dieu* sa sublime inspiration.

Musset écrit « On ne travaille pas, on écoute. *C'est comme un inconnu qui vous parle à l'oreille* ». Le grand mathématicien H. Poincaré a fait connaître ses impressions sur le rôle de l'inconscient dans l'invention scientifique. Il nous a raconté l'histoire intérieure de plusieurs de ses découvertes mathématiques. « Depuis quinze jours, je m'efforçais de démontrer qu'il ne pouvait exister aucune fonction analogue à ce que j'ai appelé depuis les fonctions *fuchsiennes;* j'étais alors fort ignorant; tous les jours je m'asseyais à ma table de travail, j'y passais une heure ou deux, j'essayais un grand nombre de combinaisons et je n'arrivais à aucun résultat. Un soir, je pris du café noir, contrairement à mon habitude; je ne pus pas m'endormir : les idées surgissaient en foule; je les sentais comme se heurter, jusqu'à ce que deux d'entre elles s'accrochassent pour ainsi dire pour former une combinaison stable. Le matin j'avais établi l'existence d'une classe de fonctions *fuchsiennes*, celles qui dérivent de la série hypergéométrique; je n'eus plus qu'à rédiger les résultats ce qui me prit quelques heures ». Cet exemple, qui n'est pas décisif, est suivi de ceux-ci, tout à fait essentiels : « A ce moment, je quittai Caen, que j'habitais alors, pour prendre part à une course géologique entreprise par l'Ecole des Mines. Les péripéties du voyage me firent oublier mes travaux mathématiques; arrivés à Coutances, nous montâmes dans un omnibus pour je ne sais quelle promenade; au moment où je mettais le pied sur le marchepied, l'idée me vint sans que *rien dans mes pensées antérieures* parût m'y avoir *préparé*, que les transformations dont j'avais fait usage pour définir les fonctions *fuchsiennes* étaient identiques à celles de la géométrie non euclidienne. Je ne fis pas la vérification, je n'en aurais pas eu le temps puisque, à peine assis dans l'omnibus, je repris la conversation commencée, mais j'eus tout de suite une entière certitude. De retour à Caen, je vérifiais le résultat à tête reposée pour l'acquit de ma conscience. Je me mis alors à étudier des questions d'arithmétique sans grand résultat apparent et sans soupçonner que cela pût avoir le moindre rapport avec mes recherches antérieures. Dégoûté de mon insuccès, j'allai passer quelques jours au bord de la mer, et je pensai à tout autre chose. Un jour, en me promenant sur une falaise, l'idée me vint, *toujours avec les mêmes caractères de brièveté, de soudaineté et de certitude immédiate*, que les transformations arithmétiques des formes quadratiques ternaires indéfinies étaient identiques à celles de la géométrie non euclidienne ».

Suit un nouveau problème, mais, ajoute Poincaré, « tous mes efforts ne servirent d'abord qu'à mieux me faire connaître la difficulté. » Cette partie du travail fut entièrement consciente. Elle fut de nouveau suivie d'un travail inconscient. « Là-dessus, je partis pour le Mont-Valérien où je devais faire mon service militaire; j'eus donc des préoccupations très différentes. Un jour, en traversant le boulevard, la solution de la difficulté qui m'avait arrêté m'apparut tout à coup. Je ne cherchai pas à l'approfondir immédiatement et ce fut seulement après mon service que je repris la question. J'avais tous les éléments, je n'avais qu'à les rassembler et à les ordonner ».

Enfin, le physiologiste Beaunis écrit : « A un moment donné, sans que je sache pourquoi et souvent *au moment où j'y pense le moins*, surgit dans mon esprit *l'idée-mère*, comme je l'appelle, c'est-à-dire l'idée qui, une fois entrée dans ma conscience, donne naissance à une série d'idées secondaires qui en sont comme la frondaison et constitueront l'œuvre elle-même. Cette frondaison, elle est soumise à ma volonté, elle se produit et se développe sous l'influence d'une activité mentale dont j'ai conscience et que je dirige à mon gré; mais pour l'idée-mère, il n'en est pas ainsi; elle surgit dans ma conscience sans que je sois pour quelque chose dans son apparition; c'est une éclosion comme spontanée sur laquelle l'introspection la plus minutieuse n'apprend rien; *elle surgit des profondeurs de l'inconscient* et c'est sur elle que je travaille avec mon activité mentale, consciente et volontaire ».

Dans la télépathie, l'être subconscient se montre capable de communication par des moyens inconnus au Moi conscient. Des événements distants et hors de portée des sens sont perçus par certaines personnes; des messages peuvent être transmis sans l'intermédiaire des sens. Les faits sont affirmés par des personnes tout à fait dignes de foi. Les exemples abondent. Voici un cas rapporté par M. Dwelshauvers, professeur à l'Université de Bruxelles, dans son livre : *l'Inconscient*.

« Ma femme, Mme Stéphanie Chandler Dwelshauvers, avait épousé en premières noces un Anglais dont le frère était capitaine de vaisseau. Une nuit, *étant parfaitement éveillée* et tout à fait consciente de ce qui se passait autour d'elle, elle vit la fenêtre s'ouvrir; le capitaine de vaisseau apparut, ruisselant, et dit à son frère qu'il lui faisait ses adieux. La chose fut constatée tout de suite par son mari, qui crut d'abord à un rêve. Quelques semaines après, on apprenait que ce capitaine était mort dans un naufrage sur la côte de Chine ».

Les faits indiscutés de *lucidité* prouvent que l'être subconscient est capable de prédire l'avenir. Ainsi dans le cas fameux de lucidité du Dr Gallet, la prévision annonce l'élection de Casimir Périer à la présidence de la République par 451 voix.

Un autre cas remarquable de lucidité est la prédiction Sonrel, relative à la guerre de 1870-71 et à la guerre de 1914-1918. Cette prédiction, *faite en 1868*, donne sur ces deux guerres des détails exacts et précis. Le visionnaire décrit les désastres de 70, Sedan, puis le siège de Paris, la Commune; la guerre de 1914-1918 commençant par un désastre et se terminant par la victoire complète.

(*A suivre*). A. Amiel.

Fatum terrestre.

A Mlle Andrée WERNERT.

C'est un petit village de Brie, non loin de la Voulzie que chanta le doux Hégésippe. La rivière qui flue, rapide et froide sous les noisetiers et les néfliers, à l'ombre des trembles frémissants, humidifie les pâturages où paissent les troupeaux rêveurs. Regarde, fillette, ces brebis nombreuses, ce fier bélier, cet agnelet. Tu le voudrais, petite Andrée ?... La jolie bête, ajoutes-tu...

Tu passerais des heures et des heures tes doigts innocents dans sa laine; tu baiserais son museau rose; tu mettrais à son cou un ruban bleu comme celui de tes cheveux. Tu la voudrais, la jolie bête ?..

Le large coutelas d'un boucher l'égorgera peut-être ce soir. Maman et toi la dévoreront de vos dents blanches, en recommandant au Maître d'Hôtel de « la Boule d'Or » de servir surtout « bien saignantes » les côtelettes de l'agnelet...

La cour de la ferme est spacieuse : les canards dodelinants, au bec safran, à l'œil malin, aux ailes bleues, y promènent avec gravité un ventre lourd et majestueux; les poules picorent en racontant maintes histoires qui nous échappent; les lapins, à ton approche, se dressent contre leurs barreaux, tendent leur petit museau mobile et leur poil soyeux aux caresses. Voici les poules maternelles escortant leurs poussins duvetés; les pigeons blancs en vis-à-vis se font, en roucoulant doucement, des révérences de menuet; le grand coq trône dans l'or du fumier. Vois cette tête au bec puissant et dont les bigarrures évoquent quelque guerrier Peau-Rouge; admire cette crête festonnée, charnue, royale couronne de corail; ses tarses armés de longs éperons, ses ailes riches, l'ondulante cascade de sa queue aux plumes mordorées et vertes. Contemple la fierté, la gravité, la majesté de sa démarche. L'on t'a dit son courage et sa vigilance, son attachement pour ses poules... Donne-lui des graines dans sa main; il les picotera sans te faire mal : les bêtes sont rarement méchantes ! Entends son chant : il claironne ses victoires, ses amours, il salue les soirs reposants, les matins roses. Il est l'âme de la basse-cour. Les fermiers d'ici l'ont baptisé « Bon pour le poilu » son cri tenant dans cet à peu près.

Il y a deux mille ans environ que tes ancêtres à moustaches rousses, ces gaulois auxquels ressemblent nos durs briards, voyant en lui un symbole altier l'immortalisaient dans le bronze de leurs enseignes. Celui-ci compte trois années. C'est une rare carrière pour un coq ! Trois ans de ferme, pense donc ! L'âge de Max, l'enfant des fermiers ! Trois ans de confiante vie commune, de souvenirs, de fanfares joyeuses ! C'est presque un ami, ce vieux coq ! Pourtant, demain, en ton honneur, on coupera la gorge au chanteur...

Sa chair savoureuse est un produit de la chair de cent autres bêtes. Tout ce qui est se mange pour être. Le chant du joli petit oiseau que tu aimes est fait de l'agonie de légions d'insectes. La rainette est une proie pour la couleuvre; les poules mangeront le serpent, la migonne souris moustachue que tu as prise vivante au piège, les scarabées verts; somptueux comme des bijoux de la vieille Egypte, le lent escargot si décoratif sous les volutes de sa coquille blanche ou tigrée...

Sur son trône sanglant, l'homme-roi préside au meurtre général. Il entretient dans la quiétude les bêtes pour les dévorer; il capte leur facile confiance et les élève avec quelque nourriture dans une fausse sécurité; il favorise leur paresse, leur gourmandise, leurs amours pour se repaître de leur chair. Son sceptre est le grand couteau de cuisine qui tranche si vite et si bien... Ils feront connaissance avec son acier ce veau qui gentiment te lèche, ce porc apprivoisé dont les soies d'argent brillent au soleil sur la chair rose, ces vaches qu'on fruste de leur lait, en attendant qu'on leur enlève leur chair, leurs cornes et leur cuir; ces poules qu'on appelle d'une voix doucereuse « Petites, petites » à la distribution du grain et qu'on dépouille de leurs œufs, avant qu'on arrache de leur pitoyable thorax le duvet si doux à tes frisons...

Ils connaîtront le grand couteau, ces canards, dont le regard malicieux t'enchante, ces blancs lapins à l'œil de rubis, ces pigeons révérencieux...

Toutes ces bêtes que tu aurais aimé protéger, caresser, chérir, de toute ton âme de petite fille, une fatalité inexorable te les jettera sous tes dents. Tu apprendras dans les livres de cuisine l'art d'accommoder la souffrance. Tu y verras que l'agonie change de vocable selon les rites; qu'elle se pare d'aimables noms, que l'alchimie du gastronome fait du sang rouge des sauces exquises et compliquées. Tu y sauras que l'anguille « *demande* » à être écorchée vive; que le homard « *veut* » être ébouillanté vivant; qu'il est préférable d'arracher un œil au lapin pour recueillir le sang qui doit servir à l'apprêter; qu'il faut étouffer doucement le canard pour le présenter à la Rouennaise; que la chair douloureuse doit être saignée, bridée, bardée, écrasée, hachée, selon les cas...

On a calomnié le doux anthropophage qui n'assassine que pour manger, inférieur en cela au civilisé qui massacre par dilettantisme. Quelques tribus du Haut-Oubanghi attachent encore leurs adversaires au poteau de supplice et les tuent avec lenteur, leur tradition culinaire voulant que la chair soit plus tendre, qui a longtemps souffert et râlé...

Faut-il les blâmer au doux pays du caneton à la Rouennaise ? Ces indigènes ne sont pas méchants : ils aiment leurs enfants et leur femme. Peut-être même sont-ce des gourmets ? Mais oui — petite civilisée — c'est moins par férocité à la Néron que par raffinement à la Brillat-Savarin qu'ils tuent un poulet à coups d'épingle...

A chaque heure, à chaque seconde, la lourde main de l'homme s'abat sur la bête. Les aurores entendent depuis tant de millénaires l'angoisse des cris, tant de sang coule sous le couteau que les crépuscules en sont rouges!

Las ! tout se mange, tout a des dents, des mandibules ou des suçoirs; tout broie, déchire, étrangle et saigne...

Ecoute : des cloches, à la volée, bousculent le silence de ce village de cinq cents âmes. Sous le splendide portail gothique de l'Eglise Saint-Loup-de-Naud, l'on salue le cercueil de ce vieux paysan qui mangeait tant et dont les restes à peine refroidis sont déjà le régal des larves de la mouche Verte et de la mouche Bleue.

C'est la grande loi de dévoration, impitoyable...

Joins tes mains aimantes et pures tandis que s'accomplit ce repas silencieux sous le sapin :

— Seigneur, par vos milliers d'étoiles, existe-t-il une planète où vos créatures vivent d'autre chose que de la mort ?..

Georges WERNERT.

Madame Besant au Queen's Hall.

(le 5 octobre 1919).

Mme Besant donne à Londres, pendant le mois d'octobre, une série de conférences qui attire autour d'elle un public de plus en plus nombreux, avide d'entendre prononcer dans les moments si graves que nous traversons, des paroles de sagesse en même temps que de justice.

Ces conférences seront publiées intégralement dans la *Revue Théosophique* et réunies plus tard en volume. Nous en donnerons un résumé au fur et à mesure qu'elles nous parviendront.

La guerre et les constructeurs de l'Etat.

Mme Besant dit qu'elle parlera en théosophe des leçons données par la guerre. L'utilité d'une connaissance et d'illuminer la vie et toute connaissance est inutile si elle ne s'applique pas à la direction de la conduite. Mais elle ajoute et répète que son opinion n'engage en aucune manière les membres de la Société Théosophique; comme Présidente, elle n'a pas plus de pouvoir que le plus jeune des membres d'imposer une interprétation quelconque des enseignements.

La Divine Sagesse regarde ce monde comme faisant partie d'une série de mondes, et l'humanité comme la vie divine en succession ascendante de développement. Vue ainsi, cette guerre apparaît, non comme une lutte entre des souverains et des armées, mais comme le résultat d'un conflit entre de grands principes, comme un moyen de transition d'une phase à une autre. Deux idées en conflit dans les mondes supérieurs, se traduisent dans le monde physique comme guerre.

Il est nécessaire aussi parfois de mêler les peuples afin qu'ils enrichissent mutuellement leur civilisation. Ce fût le cas dans les grandes invasions du passé et aussi dans la guerre entre la Russie et le Japon. Les grands idéaux établis en Orient par l'Inde — car l'Inde est la mère de tout l'idéal de l'Orient — menaçaient d'être perdus pour l'humanité, il fallait, pour affirmer sa valeur, qu'une nation orientale triompha d'une nation occidentale; le Japon s'arma et fut victorieux.

Mais la grande guerre a une plus grande destinée. Elle a été la préparation du pas en avant qui va être fait dans l'évolution de la race humaine, et le terrible conflit a marqué la mort d'un âge et le commencement d'un autre. D'une part, était engagé le grand principe d'autocratie, tel qu'il fût construit dans le passé; de l'autre, la démocratie, telle qu'elle sera dans l'avenir.

La civilisation européenne a été fondée sur l'individu, non sur la famille. L'idée de famille entraîne celle de devoir et de responsabilité, tandis que l'affirmation individuelle réclame des droits. Ceci a donné naissance à une civilisation de combat, d'antagonisme, à tel point qu'on se croirait en face de bêtes de proie qui cherchent à se dévorer...

Si nous acceptons l'idée que la civilisation future aura pour caractéristique l'union, nous pourrons comprendre la lutte d'aujourd'hui. Dès maintenant, du reste, et quoique superficiellement, n'entendons-nous pas affirmer que le plus fort doit rendre service au plus faible, que le plus adroit ne doit pas profiter de son adresse au détriment d'un moins habile, dans le but d'un gain personnel. Tous les penseurs le répètent et nous nous trouvons devant l'affirmation du devoir social.

La guerre nous a aidés curieusement en cela. Il fut nécessaire, pendant ces moments que l'individu soit subordonné à l'ensemble, sinon tout le monde eut péri. Il s'en est suivi un grand développement du pouvoir d'Etat, dans le sens pouvoir du Gouvernement. Dans l'avenir, ce ne sera plus l'Etat se trouvant en face du peuple, mais le peuple tout entier, chacun apportant ses capacités, s'organisant pour créer une meilleure forme de vie. Telle sera la nouvelle civilisation. Les Trusts Américains nous en donnent l'exemple, mais en eux, nous voyons le travail de beaucoup sacrifié au bénéfice d'un petit nombre, archi-

---

Extraits et Abrégé d'un Glossaire Théosophique.

Par le Commandant R... *(Suite).*

U

Uma. — Le royaume de la Connaissance pure, ce qui dépasse l'Univers sensible.

Unicisme. — Synonyme de Monisme.

Upadhi. — Véhicule, base, substratum. L'Upâdhi est le véhicule dans lequel la conscience peut agir. Ainsi dans l'homme nous avons trois upadhis : le premier, c'est le corps de l'action; le deuxième, le corps subtil; le troisième, le corps de la béatitude.

Upanishad. — Enseignement secret. Connaissance secrète ou spirituelle. Les Upanishads sont des Livres révélés (Commentaires). Elles sont la révélation de la signification ésotérique des Védas. Elles présentent l'aspect métaphysique de l'Hindouisme. Elles sont aux Védas ce que la Kabbale est à la Bible juive. Elles sont en un mot la fin du Védas, le but de l'Evolution humaine. Le mot Upanishad est ordinairement traduit par : doctrine ésotérique. C'est la science suprême.

V

Vahan. — Véhicule. Petit messager.

Vairagya. — Indifférence pour les choses de la Terre. Deuxième des qualités requises de l'aspirant chéla sur la voix du noviciat. Littéralement : « préparation à l'action ». C'est l'indifférence à la récompense personnelle, constituant le fruit d'une bonne action, ou plus succintement le dévouement à l'idée abstraite du bien.

Vaishyas. — Troisième caste de l'ancienne civilisation hindoue, celle des marchands, des agriculteurs, des artisans.

Vajra ou Dorje. — Outil ou instrument qui est entre les mains de certains dieux (les dévas qui protègent les hommes). On lui attribue la propriété occulte de repousser les mauvaises influences et de purifier l'air comme l'ozone en chimie.

Valmiki. — Saint Ermite, auteur du Ramayana.

Varuna. — Le Seigneur de l'eau. Déva placé à la tête des Ondins, esprits de la Nature chargés de la mise en œuvre des activités qui se rattachent à l'élément : eau.

Vasudéva. — Dieu de la Vie.

Vayu. — Air, tattva correspondant au kâma-manas chez l'homme. Feu céleste.

Védanta. — Une des données de l'Hindouisme. Les livres de la doctrine Vedanta qui est le « dernier mot de la connaissance humaine », ne donnent que l'aspect métaphysique de la Cosmogonie du monde ,et leur inestimable trésor,

millionnaires; cela est intolérable. Pourtant, le système a fait ses preuves; il faut maintenant apprendre comment l'employer pour le bien, non de quelques-uns, mais de toute la Nation.

Nous voyons pourquoi la lutte est engagée. Que signifie un minimum de salaire ? C'est qu'il est juste que la production ait pour première charge de donner une vie décente à ceux qui produisent; que tout être humain a droit à une vie humaine; et la lutte n'est pas, comme elle le paraît, pour obtenir un accroissement de salaire, ou une diminution d'heures de travail, mais pour que les travailleurs puissent avoir une vie « de culture, d'éducation, de raffinement tel qu'ils la voient chez ceux qui sont au-dessus d'eux. » Quoique ce soient eux qui rendent une telle vie possible aux autres, ils n'y ont aucune part, et c'est là ce qui les entraînent à ces exagérations qui leur font perdre, parfois jusqu'au sens même de leur responsabilité vis-à-vis de la Nation. « Mais, vous et moi, avons-nous le droit de les blâmer, quand nous nous rappelons que nous avons profité de leur labeur, que notre vision plus pénétrante des choses, notre jugement mieux équilibré vient des loisirs que nous avons eu de penser; loisirs que nous leur refusons ».

Une grande erreur serait faite si on ne profitait pas de la leçon de coopération donnée par la guerre. Dans l'Ere Nouvelle, l'Etat ne sera pas une bureaucratie, comme maintenant, mais une administration au service de la nation. Quels seront ceux qui profiteront de ces temps nouveaux ?

La réincarnation nous l'apprend. Mourir n'est pas perdre, mais gagner; c'est assimiler l'expérience et la rapporter ensuite, transformée en facultés. Si nous regardons les portraits de ceux qui ont succombé pendant la guerre, nous voyons que presque tous, sont de très jeunes hommes, presque des enfants. Tous ceux qui ont su se sacrifier à un idéal, n'espérant rien pour eux-mêmes, ont en eux le germe de la civilisation future; ceux qui donnent leur vie pour que les autres puissent vivre, ont droit à être heureux, à être libres. Ils seront les constructeurs de demain; ils reviendront pour former le monde nouveau. Nous ne les avons pas perdus, nous les avons gagnés !

Le Dimanche 2 novembre, a eu lieu l'inauguration du Grand Amphithéâtre de la Société Théosophique. Le public est venu nombreux pour entendre le sympathique et très érudit conférencier, qui a fait ressortir la tendance actuelle des idées philosophiques à se rapprocher de la philosophie orientale et des conceptions théosophiques. Il en a donné comme preuve, le livre récemment paru de Maeterlinck : *Les Sentiers dans la Montagne*, et l'œuvre Bergson, dont de plusieurs pages saisissantes ont été lues.

Nous rappelons que tous les premiers dimanches du mois, la Conférence Publique sera donnée dans le Grand Amphithéâtre qui contient 700 places.

Cours et Conférences

Dimanche 16 novembre, à 4 heures précises, Conférence réservée aux membres ; *Inspiration et Médiumnisme*, par M. Paul Lecour.

Tous les mardis à 5 heures, Cours de Théosophie, par Mlle Aimée Blech. (*Un programme de toute la série du cours peut être obtenu sur demande*).

Les jeudis soirs, à 8 h. 30 : Cours de 2e année, par M. René André.

Branche Studio : Cours tous les samedis, à 4 heures.

Ordre de l'Etoile d'Orient : Samedi 15, à 3 heures, et samedi 22, à 8 h. 1/2 du soir : Réunion amicale.

Le Gérant : Em. V. LONGUET.

Imprimerie Générale du Tarn. — CORBIÈRE & JULIEN, Albi (Tarn).
Edouard JULIEN, successeur.

---

les Upanishads, nécessitent aujourd'hui la possession additionnelle d'une clef pour permettre à l'étudiant d'en saisir complètement la signification.

Vedantin (Système). — Fondé par Sankaracharya. Vient du mot Vedante, fin ou couronne de connaissance. Sankaracharya met au-dessus de toutes les observances d'un culte, la connaissance de la science occulte, prouvant que seule, elle peut faire atteindre la spiritualité, grand but final.

Vedas (Les). — Recueil d'hymnes. Révélations faites au peuple de l'Inde antique.

Vibration. — Mouvement de va et vient plus ou moins rapide d'une portion de matière, résultat de la volonté de Dieu se manifestant par ce que nous appelons le mouvement.

Vidya. — Connaissance, science, existence. Méthode scientifique.

Vina. — Instrument à corde ressemblant à un luth.

Vishnu. — Le Conservateur. Le deuxième Logos. Le Manifesté. Buddhi.

Viveka. — Le discernement, première des qualités requises de l'aspirant chéla sur la voie du noviciat ou du sentier de probation. C'est le discernement entre le réel et l'irréel.

Vortex. — Tourbillon d'énergie, centre de force.

Vril (Le). — Force dite inter-éthérique découverte par Keely et susceptible de détruire des rochers. C'est la terrible force sidérale que connaissaient les Atlantéens.

Y

Yoga. — Union divine. Isolement des sens. Méditation mystique. La communion... La yoga se développe suivant trois sentiers : la Karma Yoga, la Jnana Yoga, la Bhakti Yoga.

Yogi. — Celui qui pratique la Yoga, qui marche sur le sentier de la sagesse.

Yuga. — Un âge, un cycle.

Z

Zarathrusta. — Synonyme de Zoroastre.

Zend avesta. — Commentaire de la loi. Parole de Dieu. Fait partie des Ecritures Mazdéennes.

Zodiaque (Le). — Le zodiaque est une zone ou bande imaginée dans le ciel et dont l'ecliptique occupe le milieu. Elle est divisée en douze signes ou constellations. L'on a retrouvé l'idée du zodiaque chez les Chaldéens, les Egyptiens, les Indiens et les Arabes... Théosophiquement, les douze signes représentant les Hiérarchies d'Esprits Universels, Cosmiques et Humains (les Créateurs).

Zohar. — La doctrine Kabbalistique de la nation juive.

Zoroastre. — Fondateur d'une religion basée sur la science, représentée de nos jours par les Parsis. Le Zoroastisme était la religion des Chaldéens dont les descendants furent les Mazdéens, les Mages.

FIN